

Josie Mély

Sant Jordi

À l'occasion de la Sant Jordi, la désormais traditionnelle Fête du livre à Barcelone, le CEATL (Conseil européen des associations de traducteurs littéraires) et l'ACEC (Association des écrivains catalans) organisaient, du 21 au 24 avril 1999, avec le soutien de la Generalitat de Catalogne, de la municipalité de Barcelone, de l'Institut français, du British Council, du Goethe Institut, de l'Istituto italiano, du CEDRO (Centro español de derechos reprograficos) et la collaboration de trois universités (Autonoma de Barcelona, Pompeu Fabra et Vic), une rencontre internationale sur la traduction littéraire intitulée « La traduction, un pont pour la diversité ».*

La conférence inaugurale, prononcée par le professeur Gareth Walters (Grande-Bretagne), était consacrée à *Noces de Sang* de Garcia Lorca et posait le problème de la traduction comme « transplantation » ou « transposition » dans une autre langue, une autre culture. La comparaison entre deux versions anglaises récentes de la pièce, l'une de Brendan Kennely et l'autre de Ted Hughes, donnait indubitablement l'avantage à la seconde.

Traduire les cultures

Animée par Francesc Parcerisas, poète et traducteur, la première table ronde, « Traduire les cultures : l'importance de la traduction littéraire dans la culture européenne contemporaine », rassemblait Daniel Pennac, Beth Yahp, Paola Capriolo et José Antonio Marina. Mini-tour de Babel, elle était

(*) À l'occasion de ce Colloque, le CEATL a édité un petit livre, *15 TxT*, regroupant la traduction en 14 langues d'un texte espagnol, *Las habitaciones del paraíso* de Neus Aguadon et d'un texte catalan, *Tímid* de Imma Monsó.

Je remercie Manuel Serrat Crespo, Jacqueline Lahana et Nelly Lhermillier qui m'ont aidé à établir ce compte rendu.

interprétée en simultanée de et vers cinq langues – luxe fort rare dans de telles rencontres.

Daniel Pennac était invité pour la richesse interculturelle de ses romans, chroniques savoureuses du quartier de Belleville aux multiples ethnies, langues, dialectes et argots. Traduit en espagnol par Manuel Serrat Crespo et en catalan par Jordi Punti, Pennac aura plusieurs formules sympathiques et percutantes sur les rapports écrivain-traducteur : « Le traducteur est le lecteur le plus attentif, le plus critique et le plus avisé de l’auteur ; il en est aussi parfois le psychanalyste (mais pas aux mêmes tarifs !)... » Ce qu’il apprécie chez les traducteurs, c’est « l’amour qu’ils portent à leur propre langue » et il a pour principe de leur « laisser une paix royale » dans leur travail. Ne serait-il pas possible, s’interroge-t-il aussi, de remplacer parfois la « pauvreté de la langue » par une ponctuation spécifique qui serait « affective », et permettrait de « se passer de mots » en ces temps terribles de guerre au Kosovo où une langue dominante nous parle d’« effets collatéraux » et autres « frappes chirurgicales »...

Étonnante jeune femme née en Malaisie d’un père chinois et d’une mère anglo-thaïlandaise, Beth Yahp, dont la langue « première » fut finalement l’anglais, émigra à l’âge de vingt ans en Australie et vit depuis peu en France. Son roman, *La folie du crocodile*, qui lui a valu deux prix littéraires en Australie, est déjà traduit en espagnol mais pas encore en français. Partant d’une métaphore à la fois drôlatique et sérieuse tissée autour des onomatopées du canard dans différentes langues, elle saura rendre à merveille la complexité des transferts culturels. Même si les meilleurs traducteurs, dit-elle, « savent faire pénétrer dans le monde nouveau et magique de l’écrivain, s’ils aident à passer les seuils, ces gardiens des portes ne peuvent cependant éviter que certaines choses ne se perdent en route... »

Romancière, essayiste, traductrice italienne de Goethe, Th. Mann, G. Benn et Schopenhauer, Paola Capriolo avait finalement été empêchée de venir à Barcelone, mais sa communication fut lue par notre collègue catalane Montserrat Conil. Fort préoccupée par les contraintes qui pèsent sur le travail du traducteur et le caractère quasiment « impossible » de sa tâche, P. Capriolo souligne qu’il n’existe pas d’identité culturelle européenne sans traducteurs. Les traductions de Shakespeare influencèrent les romantiques allemands, de même que les écrivains russes firent une impression durable sur les autres romanciers européens. Aujourd’hui encore, ce sont les traducteurs qui « construisent l’unité complexe de l’Europe ».

Philosophe et essayiste né à Tolède, José Antonio Marina rappelle le rôle éminent que joua cette cité au XII^e siècle dans la rencontre des cultures grecque, juive et arabe grâce à son école de traducteurs. À la même époque, Barcelone aussi était un carrefour culturel doté de brillantes équipes de traducteurs. Spécialiste de l'histoire des idées, Marina passe brièvement en revue les différentes révolutions culturelles de ces derniers siècles pour arriver à nos préoccupations actuelles, avec notamment le recul des différentes langues européennes au profit de l'anglais (surtout dans les domaines scientifique, technique, informatique et financier) au nom d'une « utilisation pratique de la connaissance ». De Heidegger à Lyotard en passant par Foucault, il s'interroge sur la communication au quotidien, la « traduction comme compréhension/incompréhension de l'Autre », l'universalisme opposé à l'identification linguistique, la capacité du langage à restituer une expérience, la diversité des représentations sémantiques liées à l'affectivité (il écrit actuellement un « dictionnaire des sentiments » fondé sur une comparaison entre différentes langues romanes).

Traduire Barcelone

Le lendemain, deux tables rondes sur le thème « Barcelone traduite » avaient lieu au même moment en deux lieux « décentralisés ».

« Quim Monzó et ses traducteurs » réunissait, autour du Dr. Sala-Sanahuja, Kerstin Cardelus (Suède), Frans Oosterholt (Pays-Bas) et Edmond Raillard (France) à l'Université autonome de Barcelone – dont la Faculté de traduction ne compte pas moins de sept cents étudiants (vers le catalan et l'espagnol à partir de l'anglais, du français et de l'allemand et, en troisième langue, du portugais, de l'italien, du russe, de l'arabe, du chinois et du japonais). K. Cardelus et F. Oosterholt s'intéressent à la notion de catalan, « petite langue » ou langue « minoritaire », tandis qu'E. Raillard s'insurge contre la tendance française à taxer la littérature catalane de « régionaliste » et à se focaliser sur la question linguistique au lieu d'analyser une littérature donnée. Quim Monzó est un auteur qui a d'abord une écriture propre, qui pratique une « esthétique de la discrétion » en jonglant avec les effets narratifs, en « cassant » et en « aplatissant » apparemment la langue pour élaborer au bout du compte une construction extrêmement subtile. D'autres points sont soulevés par les intervenants et lors du débat avec la salle (environ 130 personnes, affluence extraordinaire car Quim Monzó est ici un écrivain-culte fort présent dans les médias) qui ont trait à la « cohabitation » du catalan et de l'espagnol, à leur statut respectif, au choix des titres et des couvertures pour les livres traduits, à la collaboration de l'auteur et du traducteur.

« Eduardo Mendoza et ses traducteurs » réunissait, autour du Dr. Luisa Cotoner Cerdo, Elisabeth Helms (Suède), Kary Kemeny (Norvège), Znedek Koutny (Tchèque), Francine Mendelaar (Pays-Bas). Située à 60 km de Barcelone, l'université publique de Vic propose, elle aussi, une section Traduction.

Racines

Tandis que se terminaient ces tables rondes, une sympathique cérémonie avait lieu en centre ville au siège du ministère catalan de la Culture et de la Communication (Palais Robert). En présence des représentants du ministère, du CEATL ainsi que des associations d'auteurs et de traducteurs catalans et espagnols, le CEDRO (Centro español de derechos reprograficos) plantait symboliquement dans les jardins un vigoureux cèdre de neuf ans pour souligner sa place dans la vie culturelle espagnole et dans la protection des droits reprographiques.

À la même heure (nous n'eûmes, hélas, pas le don d'ubiquité !) se déroulait à l'université Pompeu Fabra une conférence du professeur Olivia de Miguel consacrée au « Langage politique dans la traduction de 1984 de George Orwell ».

Traducteurs et médias

Notre profession se préoccupe depuis longtemps de la façon dont la presse et l'audiovisuel rendent compte de notre travail. Nous espérons que la table ronde du jeudi soir « Comment les médias traitent-ils la traduction littéraire ? » permettrait enfin de comprendre pourquoi les critiques ne vont jamais plus loin qu'un lapidaire « excellente traduction » ou « la traduction aurait gagné à... ». Riccardo Campa (vice-recteur de l'Universita per Stranieri di Siena et vice-président de la Société Dante Alighieri), Ingeborg Harms (chroniqueuse littéraire au *Frankfurter Allgemeine Zeitung*), Martine Silber (*Le Monde*), Elizabeth Nash (*The Independent*) et Fernando Valls (professeur de littérature contemporaine et collaborateur d'*El País*) firent, certes, de brillants exposés. Ils traitèrent de la part de la littérature étrangère dans la production éditoriale de leurs pays respectifs (les extrêmes étant représentés par l'Allemagne avec 72 % et la Grande-Bretagne avec 4 %), du nombre d'articles consacrés aux ouvrages traduits (930 en une année pour *Le Monde*), des notions d'universalisme et de particularisme en littérature, de la mondialisation du marché de l'édition, de l'émergence d'un style « international » gommant les spécificités locales, régionales ou nationales, de l'importance des littératures venues d'ailleurs pour l'intégration

européenne, etc. Mais nous restâmes une fois de plus sur notre faim quant à l'éventualité d'une critique, un tant soit peu nourrie et fondée, de notre travail. Nous « apprîmes » simplement qu'il était difficile de concilier à la fois l'information, la présentation d'un livre et l'analyse de la traduction, qu'on ne pouvait édicter des règles « normatives », que les critiques avaient trop souvent un a priori quand les traductions étaient le fait d'écrivains, que le traducteur devait être un « passeur », un « réflecteur », « se fondre dans le style, l'atmosphère, l'étrangeté, les manies de l'auteur ». Autrement dit, le débat reste à faire.

Apologie de la trahison

Dans une allocution intitulée « Apologie de la trahison », Manuel Serrat Crespo clôt le Colloque en rendant hommage aux traducteurs littéraires, notamment ceux qui ont été récemment distingués par un prix de traduction national. Une anecdote tirée de *Don Quichotte*, qui se situe presque à la fin de l'ouvrage et, comme il fallait s'y attendre, à Barcelone, lui sert d'entrée en matière. Visitant une imprimerie, Don Quichotte s'adresse ainsi à l'auteur d'une traduction d'un ouvrage toscan : « Il me semble que traduire d'une langue dans une autre, à moins que ce ne soit des reines de toutes langues, la grecque et la latine, c'est comme quand on regarde les tapisseries de Flandre à l'envers [...]. D'ailleurs, traduire d'une langue facile et presque semblable, cela ne prouve pas plus de l'esprit et du style que copier et transcrire d'un papier sur l'autre. Je ne veux pas conclure, néanmoins, que ce métier de traducteur ne soit pas fort louable ; car enfin l'homme peut s'occuper de de pires choses, et qui lui donne moins de profit. » Cette citation donne évidemment à Manuel Serrat l'occasion d'évoquer la maigre rémunération du traducteur (en Espagne, un peu plus de 1 000 pesetas, soit environ 50 FF pour une page de 2 100 caractères) et les nombreuses avanies auxquelles il est confronté, contrat après contrat.

Elle permet aussi de souligner que le mépris à l'encontre du traducteur vient de loin et subsiste : le poète américain Robert Frost n'affirmait-il pas que si l'on pouvait recueillir dans une corbeille tout ce qui se perd lors de la traduction, on aurait la poésie ? Pourtant, les trahisons commises par les écrivains célèbres qui se sont adonnés à la traduction (Baudelaire ou Cortazar traduisant Poe) sont acceptées et même encensées, et l'on cesse aussitôt d'agiter la « transparence » ou « l'invisibilité » que préconisent certains traductologues – théorie selon laquelle le texte original doit passer par les mains et les mots du traducteur sans en être taché ! Or le travail d'un traducteur littéraire est semblable à celui d'un interprète musical qui doit

suivre la partition, mais aussi la nourrir de sa propre sensibilité. Quel compositeur sensé exigerait un interprète « inaudible » ?

En réalité, toute création littéraire (la mise en mots d'idées, d'histoires, d'émotions) est traduction, aussi traîtresse que celles qui suivront, comme l'ont déjà remarqué Octavio Paz et García Yebra : une partie de ce qui s'agite pour apparaître reste toujours dans l'encier ; simultanément, le processus d'écriture introduit dans le texte qui voit le jour un rythme, de soudaines apparitions de mots ou de phrases non recherchées, des allitérations et, peut-être, des métaphores éloignées de l'intention première de l'auteur. Bref, le livre qui en résulte est le fruit d'une trahison sur laquelle le lecteur va se pencher pour l'interpréter et l'assumer, pour ouvrir en elle des chemins, des suggestions, des incitations qui n'ont jamais été celles de l'auteur. S'agit-il d'une nouvelle trahison ? Disons simplement que le lecteur lit à partir de son propre vécu, forcément différent de celui de l'auteur.

Quand le traducteur littéraire, après sa lecture inévitablement subjective, et donc traîtresse, se met à traduire, il est constamment confronté à des choix, syntaxiques, lexicaux, etc, et ses décisions, toujours subjectives, naissent de son propre univers. Le traducteur, on l'a suffisamment dit, est le lecteur le plus attentif, le plus profond, mais il a beau s'obstiner à vouloir rester invisible, transparent, chacun de ses mots traduit sa propre sensibilité, laquelle modifie, trahit irrémédiablement le texte. Marguerite Duras en avait bien conscience, qui écrivait en 1987 : « Une langue ne peut jamais se juxtaposer à une autre... » Et encore : « J'ai toujours cru, et je le crois plus encore aujourd'hui, qu'un texte traduit dans une langue donnée se transforme en un texte qui appartient à cette langue. »

Dans notre culture littéraire, ces « trahisons » occupent une place fondamentale. Sans elles, notre monde serait autre, plus dur, plus étroit, plus fermé, plus divisé. Qu'importe les trahisons des divers traducteurs du *Mahâbhârata*. Sa poésie est là, ouvrant la porte au frémissement, et dans ses phrases – espagnoles ou françaises, allemandes ou grecques – coulent des sensibilités différentes, attendant que nous parcourions ses pages et ajoutions la nôtre au torrent. La traduction littéraire est à l'évidence un pont pour la diversité, mais aussi un creuset où se fondent au moins deux cultures... Elle est une alchimie, d'autant plus précieuse et créative qu'est éloigné, dans le temps et dans l'espace, le paradigme culturel qu'elle traduit :

*La foudre claque
dans un ciel serein :
ces mots !*

Maruyme écrivit cela, dit-on, dans le lointain Japon du XVII^e siècle. Mais ces mots sont ceux de son traducteur anonyme et, sans lui, Maruyme n'existerait pas pour nous. De même que n'existerait pas un certain Shakespeare...

Livres et roses sur les ramblas

En 1032, Saint Georges (Sant Jordi en catalan) fut proclamé « saint patron et protecteur » de la Catalogne. La légende veut que, une fois coupée, la tête de Saint Georges ait roulé par terre et que des roses aient alors surgi du sol. Les représentants du peuple (les Corts) prirent l'habitude de se rendre le 23 avril, jour de la Saint Georges, à la « Generalitat » (siège du pouvoir régional où les traducteurs furent, cette année, reçus avec des centaines d'invités pour un splendide brunch) en apportant des roses... Progressivement, la foire aux roses devint aussi la fête des amoureux, les dames recevant une rose de leur chevalier servant...

Toutefois, le hasard faisant que le 23 avril soit aussi la date de la mort de Cervantes et de Shakespeare, il fut décidé, en 1926, que le livre serait lui aussi à l'honneur. Les responsables culturels catalans ont suggéré, il y a quelques années, que cette fête soit célébrée dans le monde entier. Récemment, l'UNESCO a déclaré la date du 23 avril « Journée mondiale du livre », mais ce fait semble être passé inaperçu. Seuls le Japon depuis peu et la Catalogne font vraiment la fête ce jour-là.

L'Espagne et divers pays d'Amérique du Sud rendent cependant hommage à la littérature au même moment : le roi remet le prix Cervantes, alternativement à un Espagnol et un Sud-Américain, dans la ville natale de l'écrivain, Alcalá de Henares. Le lauréat, cette année, était le poète Jose Hierro. À des milliers de kilomètres de là, la Colombie fêtait la « Journée de la langue espagnole ».

Six cent vingt-sept points de vente (227 librairies et 400 stands ou éventaires improvisés) proposaient 50 000 ouvrages aux badauds. Les éditeurs font, à la Sant Jordi, 30 % de leurs ventes annuelles et, en fonction de leur localisation, les libraires assurent 20 à 90 % de leur chiffre d'affaires ! Les titres les plus demandés étaient ceux d'écrivaines (les Catalanes Maria de la Pau Janer et Isabel Clara Simó, Isabel Allende et Maruja Torres), de Quim Monzó (voir plus haut) et d'auteurs dits « médiatiques » (autrement dit lancés par la télévision). Quant au supplément hebdomadaire littéraire du quotidien *El País*, il comptait, pour l'occasion, 16 pages et recensait 41 ouvrages, dont 21 étaient des traductions.